

*«J'ai un châ-
teau sur la Côte
d'Azur, qui a 3,66
mètres par 2,66
mètres. C'est
pour ma femme,
c'est extravagant
de confort, de
gentillesse»
Le corbusier.*

SOMMAIRE

Introduction.....p.6-10

I.Fragments des villes en creux
.....p.11-15

II. Une déambulation au bois
blanc.....p.16-21

III. Une cabane dans la
serve.....p23-41

Bibliographie.....p42-43

«Moi non plus, je ne sais pas depuis combien de temps, je suis entré dans une ville : depuis lors je n'ai pas cessé de m'enfoncer dans ses rues. Mais comment ai-je pu faire pour arriver là où tu dis, puisque je me trouvais dans une autre ville, tout à fait loin de Cécilia, et que je n'en suis toujours pas sorti?
-les lieux se sont mélangés, constata le chevrier, Cécilia est partout; ici même, autrefois, ce devait être le pré de la Saugé-Basse. Mes chèvres reconnaissent les herbes du terre-plein entre les deux voies du périphérique.»(1)

INTRODUCTION

J'ai voulu introduire ce travail par ce passage des villes invisibles d'Italo Calvino. Nous sommes à un moment de réalisation de Cécilia. La ville s'étend partout. Si les routes sont le territoire étendu de la cité, leur emprise et celle moins visible de l'énergie et des télécommunications font que tout le territoire est ville.

Nous avons un problème : nous imaginons que la ville et la campagne sont deux entités étanches. Dans les faits, nous faisons en sorte qu'elles le soient. Le cheval et l'âne ont déserté la ville, nous laissant seuls avec les pigeons et les rats. Nous imperméabilisons chaque année d'avantage de sols cultivables. Nos routes sont devenus des forteresses infranchissable aux chevreuils, orvets,...

Dans les faits, La ville s'étend se fragmente, des nouvelles zones de frottement entre rural et urbain se font jour. Il y a les délaissés urbains, les friches, les trous laissés par les grands ensembles,... et les terres agricoles en contact limitrophes. L'organisation des Amap, les magasins coopératifs agricoles, l'agriculture biologique sont autant de moments de rencontre. Dans ces moments, la ville reconfigure des espaces ruraux par les demandes de production qu'elle effectue.

Par ailleurs, Nombreux sont les urbains marqués par une origine rurale, où par l'expérience qu'ils

(1) Italo Calvino. *Les villes invisibles*

Tu me reproches qu'à chacun de mes récits je te transporte au beau milieu d'une ville sans rien te dire de l'espace qui s'étend entre une ville et l'autre : si ce sont des mers qui l'occupent, des champs de seigle, des forêts de mélèzes, des marais. C'est par un récit que je te répondrai.

Dans les rues de Cecilia, illustre ville, je rencontrai une fois un chevrier qui poussait devant lui un troupeau carillonnant.

– Homme béni des dieux – il s'était arrêté pour me poser sa question, – peux-tu me dire le nom de la ville où nous sommes ?

– Que le ciel soit avec toi ! m'exclamai-je. Comment peux-tu ne pas reconnaître la très illustre ville de Cecilia ?

– Pardonne-moi, répondit-il, je suis un pasteur en transhumance. Il nous arrive parfois, à mes chèvres et à moi, de traverser des villes ; mais nous ne savons pas les distinguer. Demande-moi le nom des pâturages : je les connais tous, le Pré des Rocs, la Pente Verte, l'Herbe Ombreuse. Pour moi, les villes

n'ont pas de nom : ce sont des endroits sans verdure qui séparent un pâturage d'un autre, où les chèvres prennent peur aux carrefours et se débandent. Le chien et moi devons courir pour tenir rassemblé le troupeau.

— Tout au contraire de toi, affirmai-je, je ne reconnais que les villes et ne distingue rien de ce qui est au-dehors. Dans les endroits non habités, chaque pierre, chaque herbe, se confond à mes yeux avec une autre pierre, une autre herbe.

Depuis lors, beaucoup d'années ont passé ; j'ai connu de nombreuses villes et parcouru des continents. Un jour, je marchais entre des maisons toutes pareilles : je m'étais perdu. Je demandai à un passant :

— Que les immortels te protègent, peux-tu me dire où nous sommes ?

— À Cecilia, bien sûr ! répondit-il. Il y a si longtemps que nous cheminons dans ses rues, mes chèvres et moi, et qu'on n'arrive pas à en sortir...

Je le reconnus, malgré sa grande barbe blanche : c'était le pasteur de l'autre fois. Quelques chèvres pelées le suivaient, qui ne sentaient même plus, tellement elles étaient réduites à la peau et aux os. Elles broutaient du vieux papier dans les poubelles.

— Ce n'est pas possible ! m'écriai-je. Moi non plus, je ne sais pas depuis combien de temps je suis entré dans une ville : depuis lors je n'ai pas cessé de m'enfoncer dans ses rues. Mais comment ai-je pu faire pour arriver là où tu dis, puisque je

font dans les systèmes alternatifs précédemment évoqués. Il y a ainsi une porosité qui se crée dans l'espace mental entre la ville et la campagne. Une porosité qu'il serait intéressant de rendre visible et lisible.

*Mon livre de poche
des villes invisibles.*

Pour autant, ce contact élargit n'en rend pas la ville moins étanche. La plupart de ce qui est produit en immédiate proximité d'une ville ne lui est pas destiné. En un sens les zones commerciales et industrielles jouent le rôle de rempart d'étanchéité entre la ville et son environnement extérieur : nous avons un problème d'échelle. La concentration des biens et des personnes au même endroit impose des équipements d'une taille pharaonique : des km³ de supermarché, des km² de parkings et d'autoroutes et un coût énergétique insoutenable.

A cette organisation industrielle centralisée, Yona Friedman(2) propose une alternative : la civilisation paysanne modernisée. Il propose une relocalisation des échanges. Il s'agit d'avoir recours à une économie de subsistance liée à une production agricole personnelle et d'objets manufacturés et échangés localement. Ce modèle n'est pas quelque chose qui se substitue en bloc au modèle industriel, il peut se développer simultanément... A vrai dire je pense qu'il est en train d'arriver et qu'il est souhaitable qu'il arrive au plus vite. C'est un enjeu de survie. Un des problèmes qui se pose néanmoins, c'est celui de sa représentation, de l'imaginaire qu'il projette : celui du repli et de l'archaïsme. Si la proposition est extrêmement

Yona Friedman, alternatives énergétiques ou la civilisation paysanne modernisée. Dangles, 1982

moderne, reste à montrer qu'elle l'est, à donner des jalons ou des phares, des ampoules pour les papillons que nous sommes : un imaginaire.

A la représentation traditionnelle d'opposition entre ville et campagne, il m'apparaît plus juste de substituer celle d'un territoire imaginé comme une seule ville faite de zones de densités hétérogènes. De façon simple on peut distinguer le plein (le bâti, l'imperméable, la chaussée, le revêtement...) du vide (le pré, l'interstice, le terrain vague...). On peut ainsi dessiner la ville en creux : se servir de ce qui se passe en marge de la ville pour la redessiner. Faire une représentation de ce que pourrait être une civilisation paysanne modernisée.

La cabane est une hétérotopie. C'est un lieu autre. Il a un fonctionnement et des lois qui lui sont propres. Je suis actuellement en train d'écrire une notice (peut-être un livre) qui s'appelle la ville en creux. Il a pour objet la représentation d'une civilisation paysanne modernisée. La cabane c'est une occasion pour introduire comme des fragments de ces villes en creux. Aussi, je me suis permis d'imaginer les villes dans lesquelles ces cabanes prendraient place. La relation de ces objets à leur environnement est bien entendue primordiale. Vous trouverez ainsi une analyse du site de la Ferme du Bois blanc. La présente notice finit sur le descriptif des propositions.

I. FRAGMENTS DE LA VILLE EN CREUX

les villes et la nature. 6. (NdTr)

Je marchais depuis des jours à la recherche d'une ville.

A travers les collines sans personne, je croisai parfois un épervier, parfois un troupeau de mouton.

En haut d'une côte, j'apercevais dans un pli de terrain un réseau de sentiers marqués au sol. Leur largeur témoignait du pas de l'homme.

En quête de mes semblables, je décidais de m'en rapprocher. Je cherchais alors les miens comme on piste une bête. Le lieu portait une curieuse atmosphère. Était-ce ces bosquets répartis sur la lande. Parfois les sentiers les contournaient, parfois ils y menaient. Étaient-ce ces troupeaux de chèvres sans pasteur qui semblaient brouter comme avec circonspection les bordure des bosquets.

Peut-être leur composition était étrange ou bien trop familière pour n'être seulement qu'un groupe d'arbre. Je ne saurait dire comment mais l'endroit était marqué par la présence humaine. Je n'osai y pénétrer, comme si je n'y étais pas invité.

Je contournais un ensemble d'arbres par la droite et ce qui avait été jusqu'ici un bourdonnement infime m'éclatait aux oreilles et à la vue. Là dans un creux, une grande clairière, on aurait dit le spectacle de la rue comme à New-York, Ambre ou Tel-brak. Les enfants s'y égayaient en se lançant de l'eau d'un ruisseau-fontaine sous le regard des mères qui discutent en fumant leur pipes et des jeunes hommes occupés à leur tricot. D'autre jouent aux boules et sirotent une anisette. Rien qui ne bouleverse l'ordre du monde. Sauf une chose. A Ambrosia, il n'est rien pour mur que la peau des arbres.

Dans les fourrés intimes, les amoureux et les familles s'en vont dormir à la nuit.

La peau de leur habitat change avec les saisons.

Transparente à l'hiver, elle laisse passer la lumière.

Fragments des villes en creux : fonds de tiroir des villes invisibles d'Italo Calvino, ce recueil a pour objet le portrait en creux des villes par la relation qu'elles entretiennent avec leur environnement. Nous ne saurions toutefois attribuer les présents extraits à cet auteur avec certitude.(NdTr)

Opaque en été, elle ramène la fraîcheur comme n'importe laquelle de nos haies de feuillus. Ils habitent des jardins centrés autour d'une pièce d'eau à laquelle on peut boire. Dans ce jardin, il y a un support noir au dessus duquel est tendu un second épiderme. C'est là que l'on dort, que l'on s'abrite quand il fait froid, tout le reste peut être fait dehors. Ainsi les gens d'Ambrosia habitent-ils la terre comme un jardin. La ville est à cultiver de l'intime au public. Comme s'il s'agissait pour voire grand, pour faire cet immense jardin d'additionner les expériences personnelles, rien de plus.

*La serve.
Ferme du Bois blanc.
22 décembre 2008*



*Les villes en mouvement. 7. (NdTr)
Il est une ville où l'enfant arrivé à
l'âge où il devient un homme ou une
femme doit construire sa maison et
partir. C'est une sorte de tonneau. La
tradition veut que son constructeur
doive le pousser jusqu'à épuisement.
Là sera le lieu de son établissement.
Dans la réalité, les jeunes poussent
tant qu'ils ont envie de voir du pays.
De l'habileté à construire une
structure légère et résistante, de
la force du porteur et du degré
des pentes rencontrées, dépend la
longueur du trajet effectué. Ainsi il
n'est pas rare de constater un fort
peuplement dans les creux de vallées
et de retrouver les quelques hommes
forts et les bons artisans au sommet
des collines.*

*Diogena est ainsi une ville mouvante
et vaporisée. Certains lieux de
peuplement disparaissent le temps
de la vie de ses habitants. Certaines
fois d'autres de la même génération,
ou plus tard prennent le relais de
ceux qui sont partis. De ce voyage,
les habitants ont une expérience
commune et individuelle. Elle est un
sujet de conversation et d'échanges.
En poussant cette masse, il poussent
en même temps comme une herbe. Un
de ceux que je rencontrais me
dit : « Quand arrivé la fin de l'envol du
corps, de son détachement au lois de
la gravité, le mouvement se perd, il est
bon de s'arrêter... et construire »*

*botte de foin.
ferme du Bois blanc.
31 Janvier 2009*

*Fragments des villes en creux :
fonds de tiroir des villes invisibles d'Italo Calvino, ce recueil a pour objet le
portrait en creux des vil-
les par la relation qu'elles entretiennent avec leur environnement. Nous
ne saurions toutefois attribuer les présents extraits à cet auteur avec
certitude.(NdTr)*



II. UNE DÉAMBULATION AU BOIS BLANC.



Carte subjective du
versant «chèvrerie»
Domaine du bois blanc
Mars 2009

« ...Le domaine est réparti sur deux versants de colline. Ils se font face. Au milieu coule un ruisseau.

La chèvrerie marque le début d'un pli du terrain dans lequel on se sent tout invité.

On pourrait longer d'abord une serve bordée d'arbre. Puis une haie. Faisant quelques pas, on trouvera sur notre droite une arche faite d'arbre. Une dizaine de mètres en contrebas, ce qui n'était qu'un pli devient chemin creux bordé de part et d'autre de taillis. On peut s'y enfoncer et descendre ainsi en fond de combe, et passé le ruisseau se retrouver sur l'autre colline. Celle qui tout à l'heure nous faisait face.

On aurait pu aussi délaissé le pli et se diriger vers le bois sur la gauche. En lisière passe un chemin. On peut le prendre pour longer les prés. Il épouse les rondeurs du mamelon sur lequel on l'a tracé. Alors, en regardant entre les arbres on voit les collines en face et la plaine au format panoramique. D'abord à gauche il y a une pierre . Peut-être est-ce une borne de limite, juste après se plante un embranchement du chemin. Il tranche dans la forêt, d'une plantation éparse et diversifiée de taillis, on passe à une population composée presque exclusivement de charmes. Les rythmes y sont rapides et les traits fin.

Sur la droite, un peu plus loin, un vénérable chêne saurait se faire le confident de quelque rêvasseries... »



Le domaine s'articule sur deux axes en se qui concerne le versant de la chèvrerie. Un axe sur une faille géologique sur laquelle est posé le bâtiment et l'autre à la lisière du bois suivant une même courbe de niveau.

Ce second chemin est assez intéressant parce qu'il combine une bonne accessibilité et constitue une bonne interface avec le paysage. Il a un double statut de lisière/frontière et de voie de communication. Il peut constituer une épine dorsale pour le projet. J' imagine que les cabanes se répartissent en proximité sinon en connexion avec cet axe.

*champignons sur une
branche d'arbre.
Ferme du Bois Blanc
30 février 2009
On pourrait imaginer
les cabanes comme
ces champignons, ac-
crochées au chemin.*

« ... Le fil électrique enjambé, après s'être frotté le buis au cuisses, il y a la serve. Elle est plus grande que les autre qui ponctuent les prés autours. Elle est de forme allongée, elliptique, presque perpendiculaire au sens de la pente. C'est déjà en soit une cabane, un jardin clos autour d'une pièce d'eau, un peu comme dans un atrium, sauf que la clôture tout autour est faite d'arbres... »

La serve
ferme du Bois Blanc
30 fevrier 2009







III. UNE CABANE DANS LA SERVE.

LES CABANES-JARDINS

J'ai décidé de traiter l'intérieur de la serve comme un jardin. La cabane est un élément du jardin qui sert de passage entre l'intérieur de la serve : le jardin et le paysage.

Les deux propositions développées à partir des deux précédents textes décrivent un rapport privilégié avec leur environnement. Ce qu'implique la cabane, c'est une habitation inscrite dans la précarité au bon sens du terme. Elles sont conçues de manière légère et ne prennent en charge que des fonctions minimum (dormir, manger, se reposer). Les autres fonctions seront traitées dans l'espace du jardin (toilettes, fabrication éventuelle d'énergie).

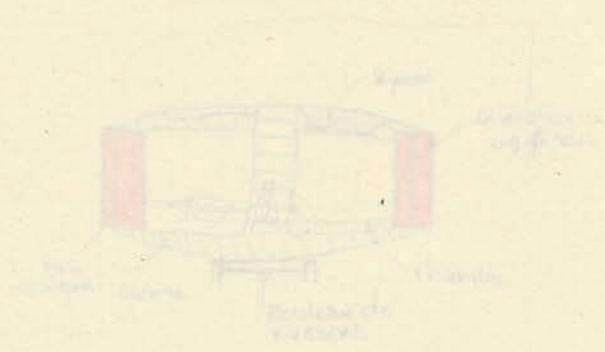


III. UNE CABANE DANS LA SERVE.

A. AMBROSIA

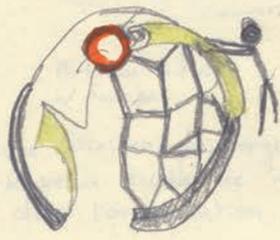
Cette Cabane est conçue comme un ensemble de jonction entre la serve et le paysage. Elle est constituée d'une charpente de type Philibert De l'orme, sur laquelle vient se positionner une peau souple.

L'utilisateur peut suivant son envie rouler tout ou partie de la peau, de manière à être en contact avec l'extérieur.



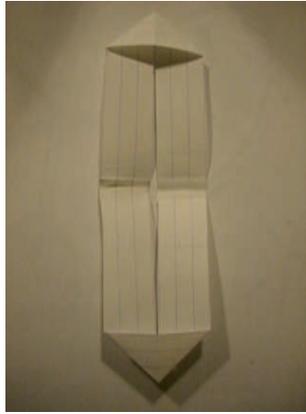
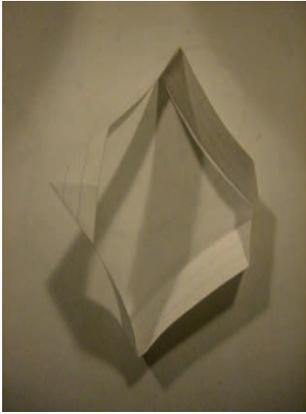
en début; pour plus
mieux le site
de la chambre à
l'extérieur

Mais il y a un
problème de ventilation
dans la chambre à
l'extérieur



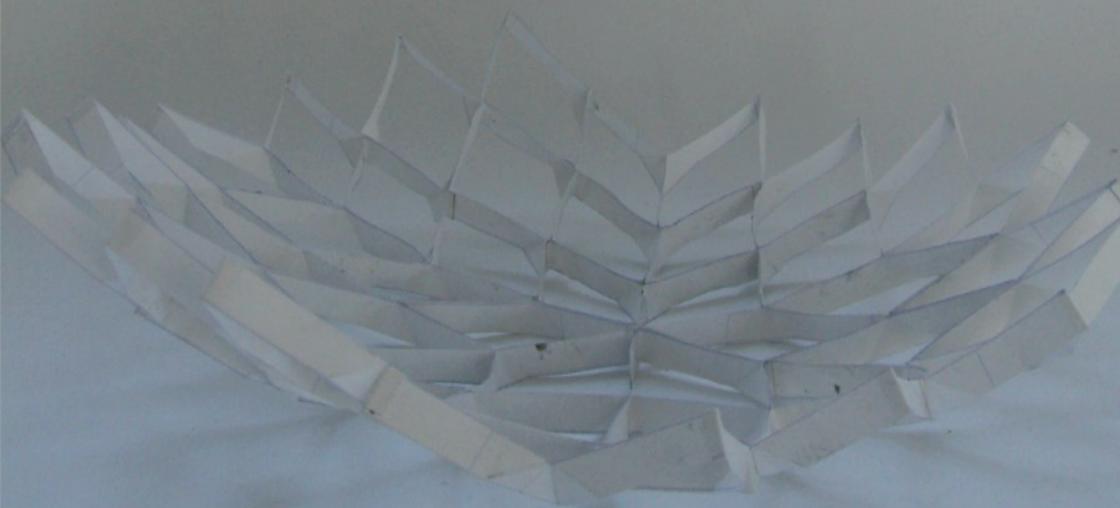
Alors, pour
y aller de
nouveau, il faut

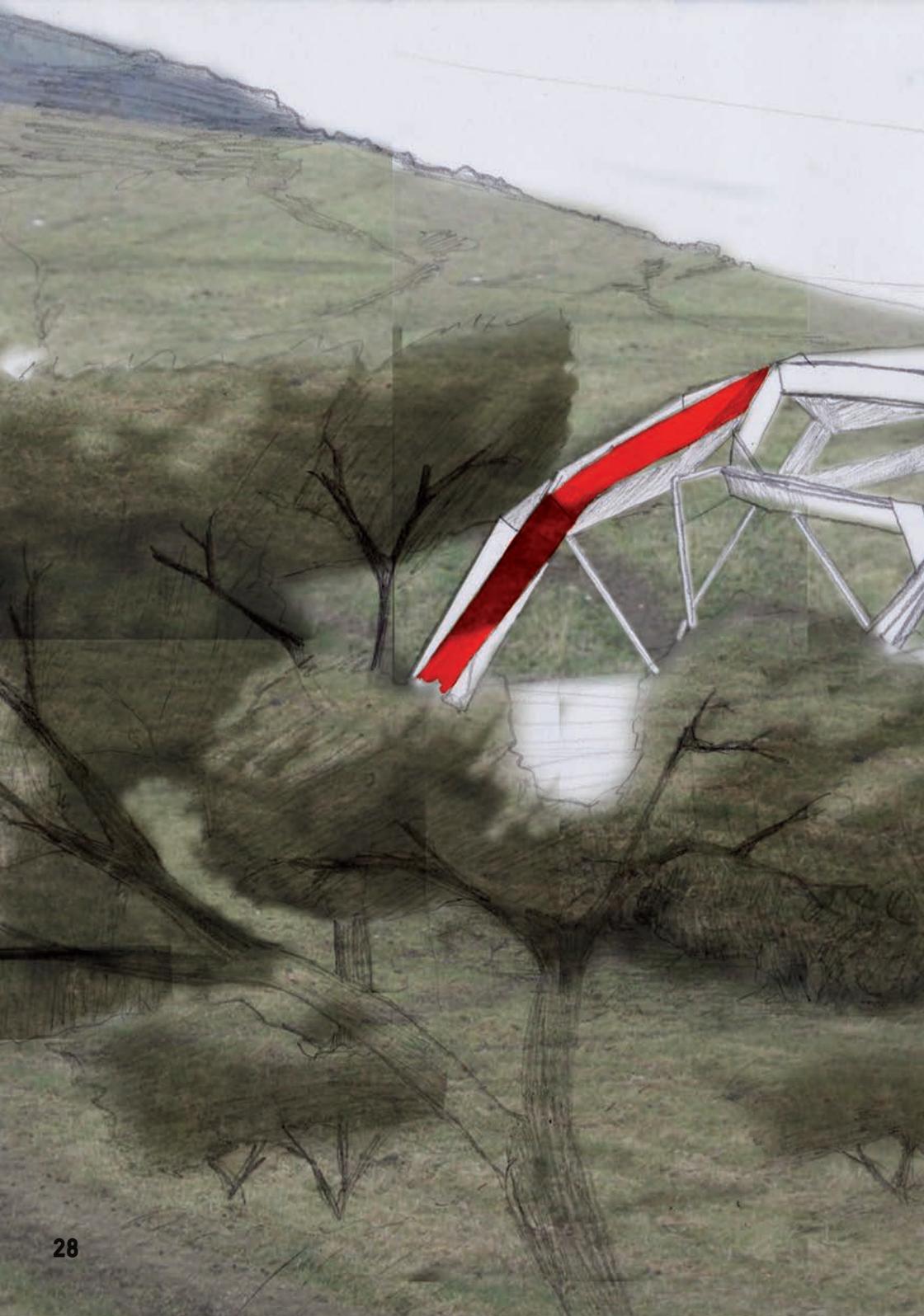
faire de cette chambre
une chambre intérieure
à l'extérieur

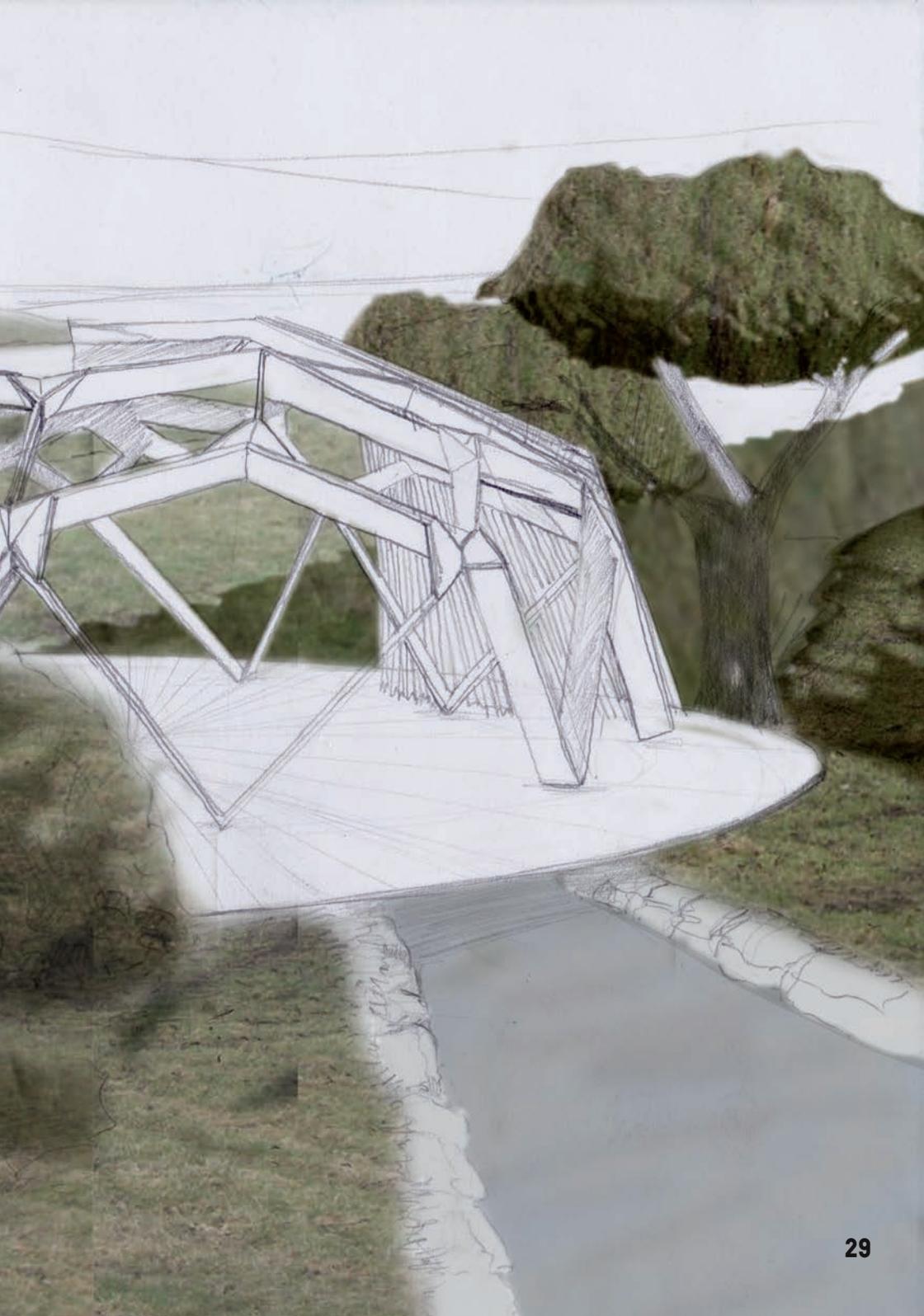


*Anneau
élémentaire
utilisé pour
le calcul de
la structure.*

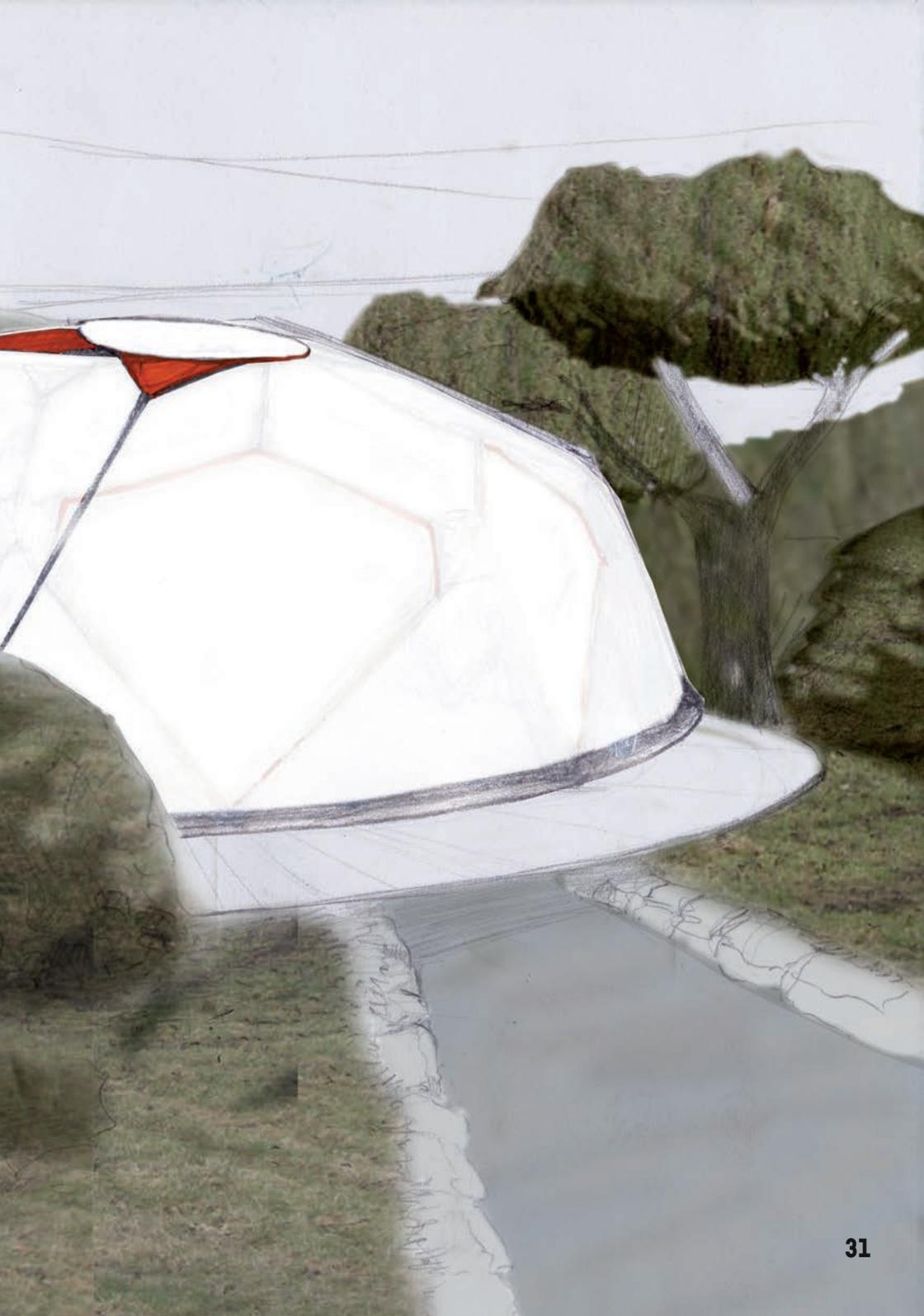




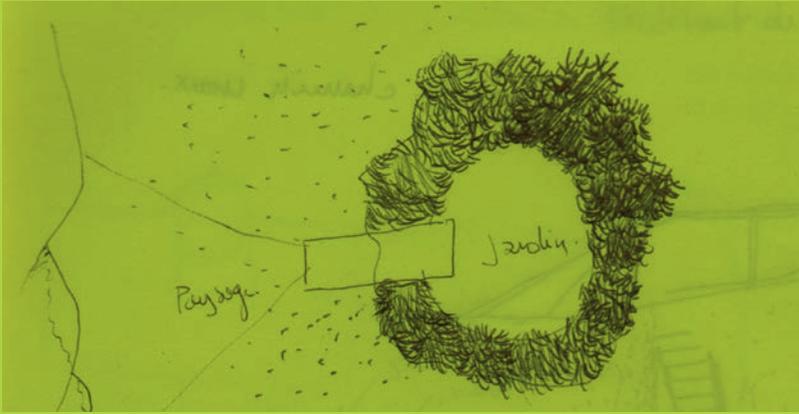








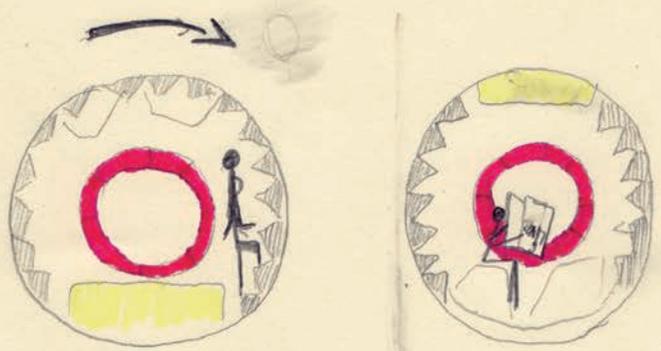
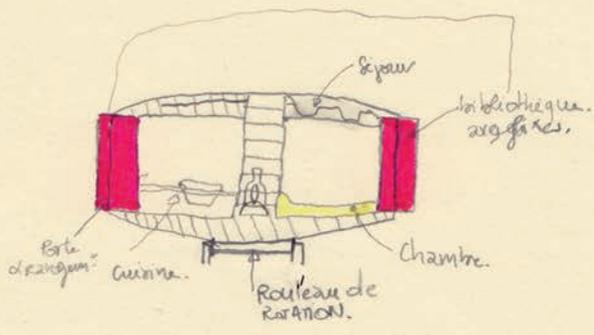




III. UNE CABANE DANS LA SERVE.

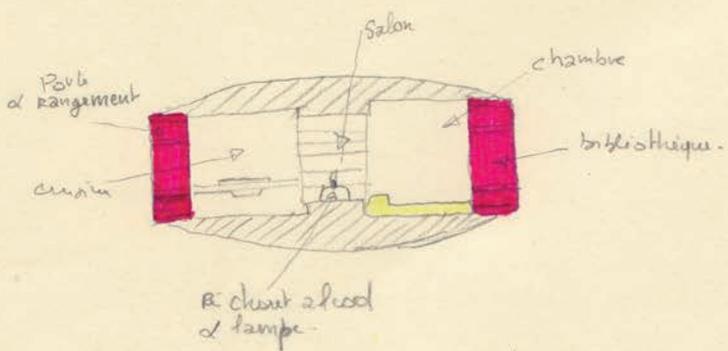
B. DIOGÈNE.

Cette cabane est un passage. C'est un peu comme si on habitait le fût d'un télescope braqué sur le paysage. On est d'un côté dans un microcosme et de l'autre dans l'horizon, l'image. C'est la matérialisation d'un entre-deux, d'un continuum entre l'espace et le temps.

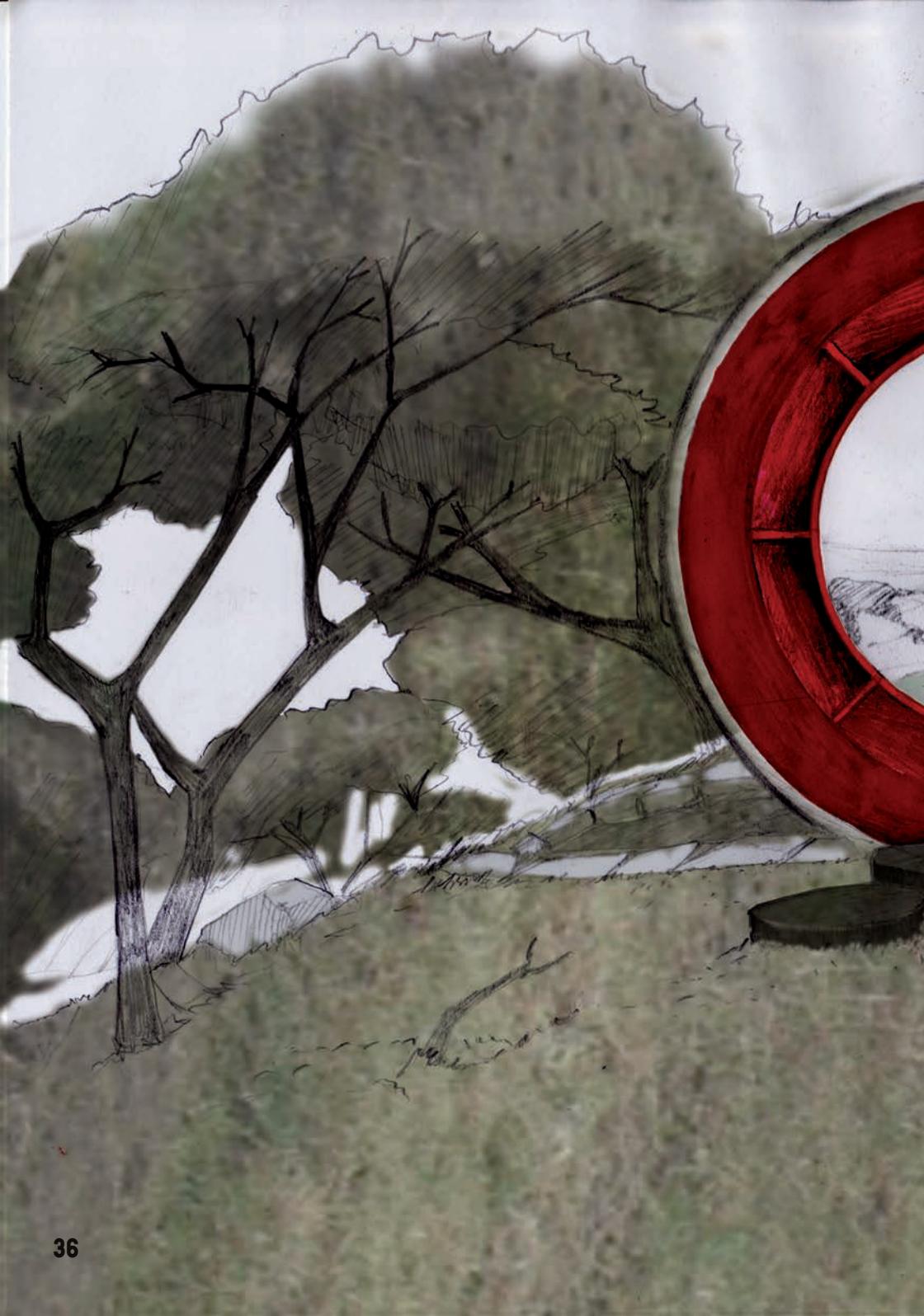


au début, j'avais pensé pousser le vice jusqu'à passer de la chambre au salon de la manière suivante.

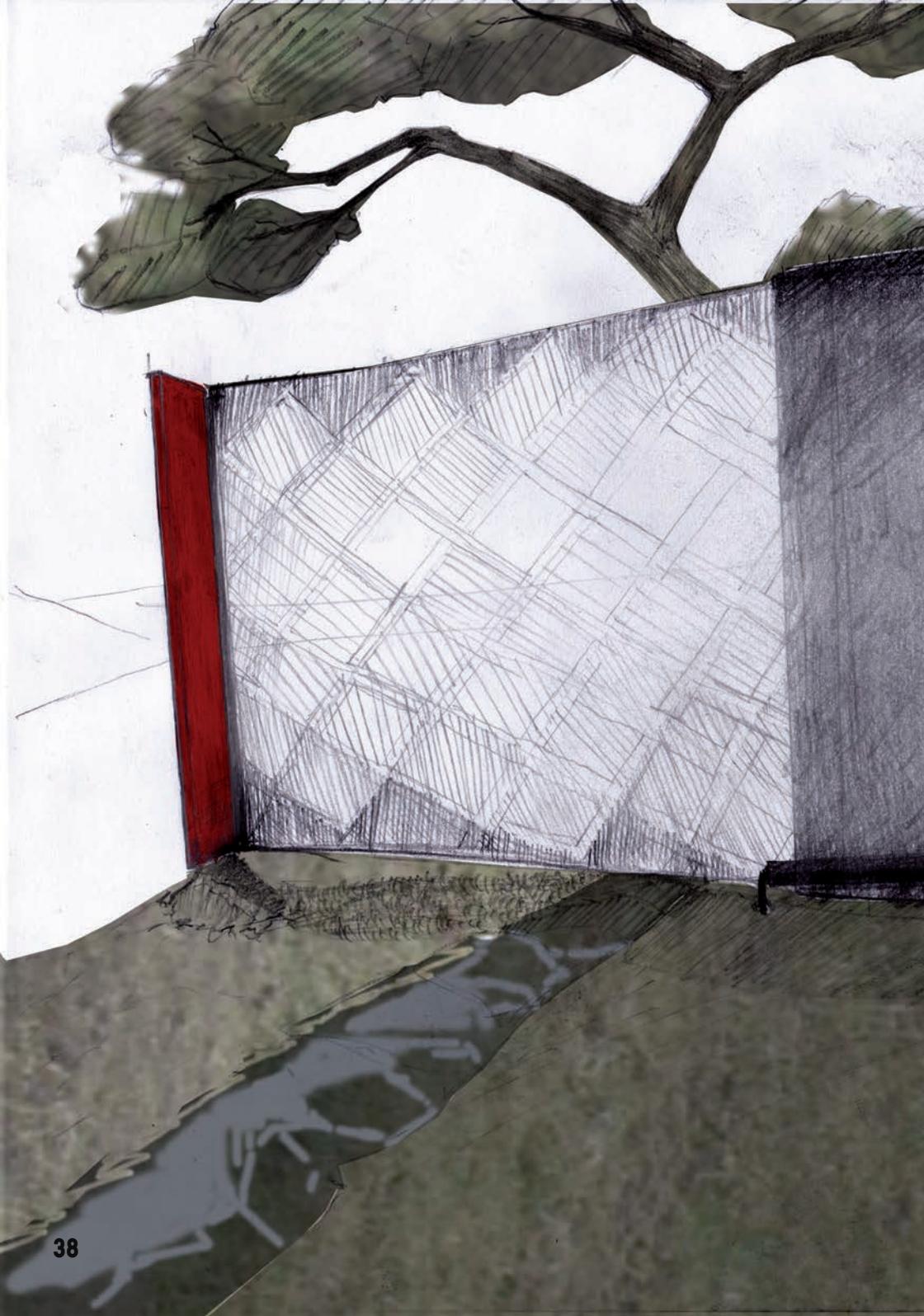
mais les livres de la bibliothèque se trouvaient inévitablement à l'envers ce qui représente un problème insurmontable.

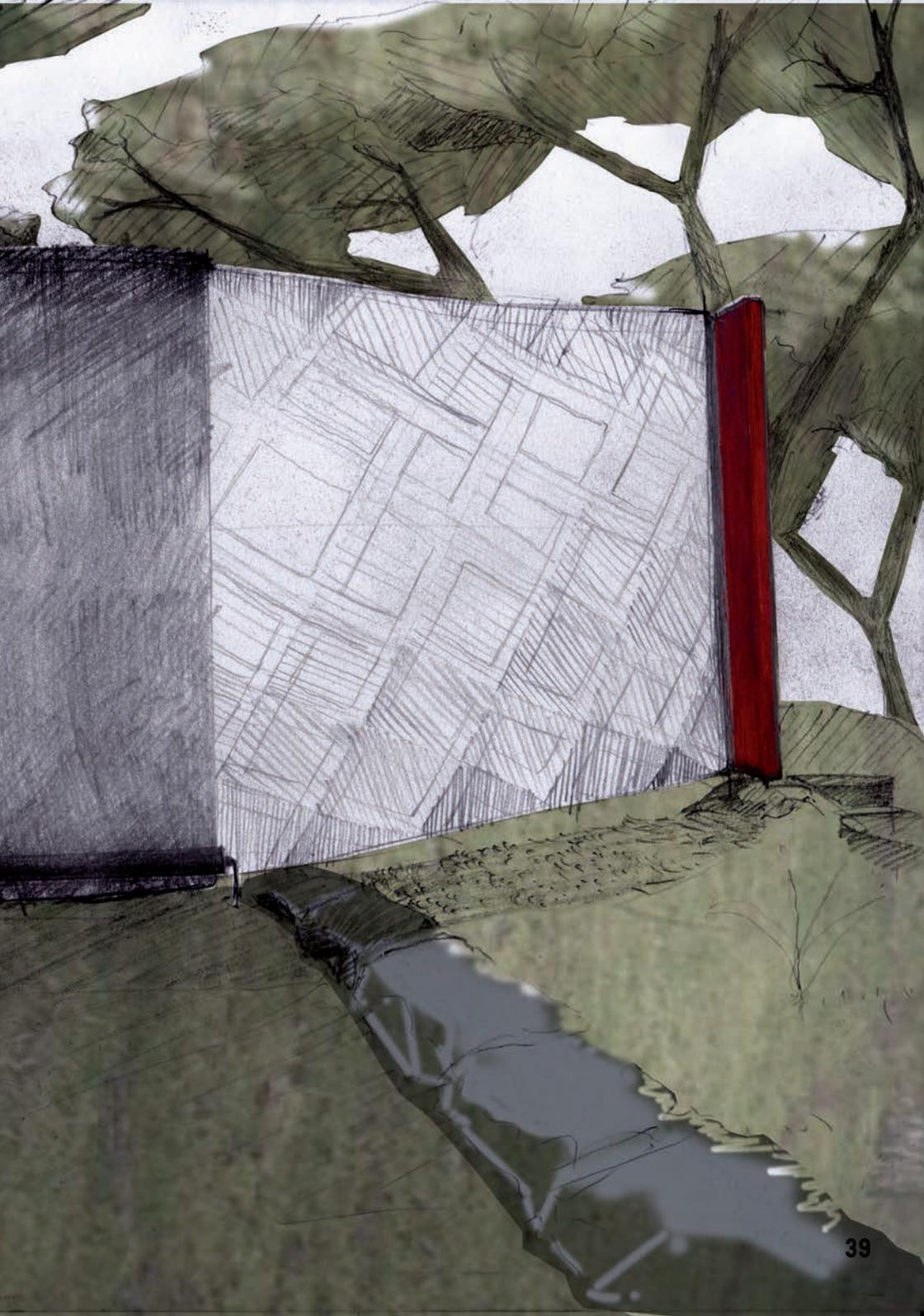


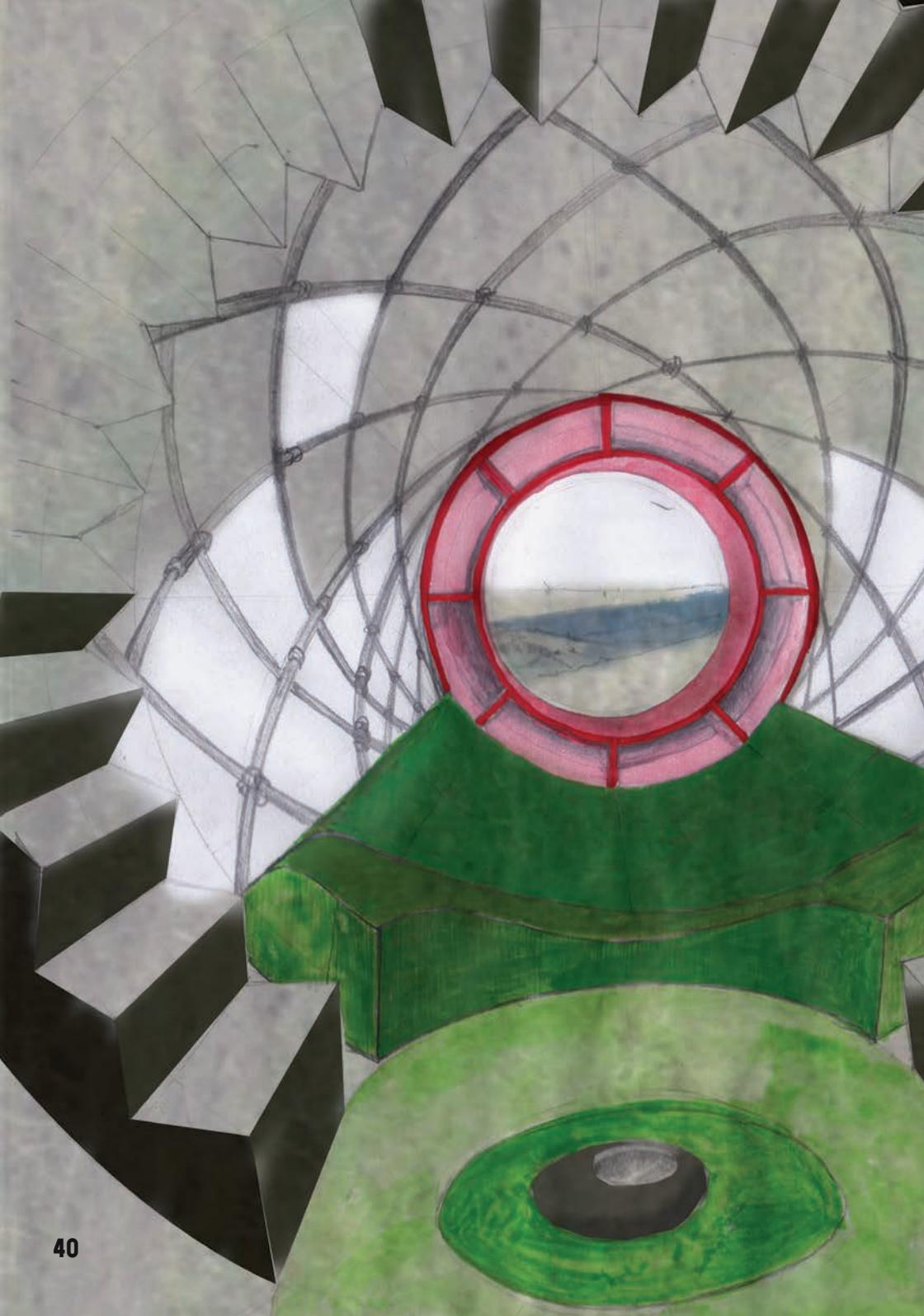
Aussi, bien que décidant plus sagement de rester statique, j'ai gardé en souvenir l'escalier de ma première intention comme Pivot dans l'organisation spatiale de cette cabane.

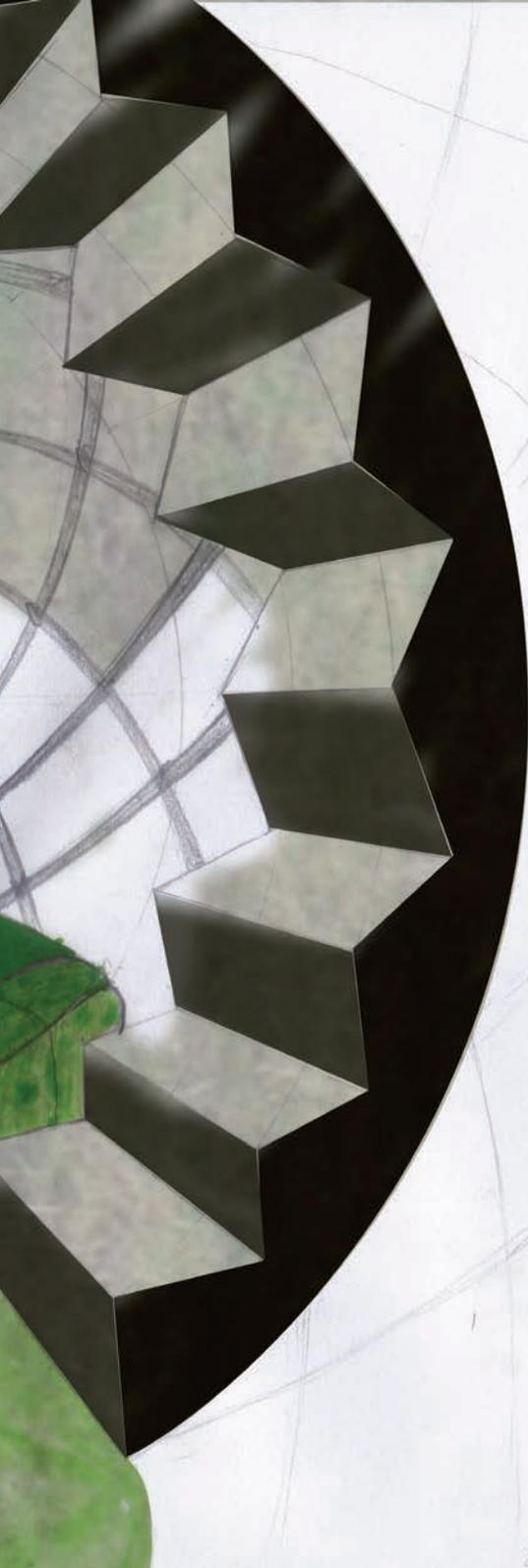












BIBLIOGRAPHIE

Calvino Italo
Les villes invisibles

Choay Françoise
Urbanisme, une anthologie

Clément Gilles,
Le jardin planétaire
Pour une Ecologie humaniste, Aubanel,
2006
Où en est l'herbe, Actes Sud, 2007

Friedman Yona,
Architecture mobile, Casterman, 1970
L'architecture de survie, Casterman,
1978
*Alternatives énergétiques ou la civili-
sation paysanne modernisée*, Dangles,
1982

Genevaux Chloé,
*Pli et architecture, mémoire de recher-
che*, ENSAM, 2008

La Grange Christian,
Habitat Plume, terre vivante, 2008

Moriss Desmond,
Le Zoo humain, Grasset, 1969

Pelt Jean-Marie,
Le tour du monde d'un écologiste, Fayard,
1990

Puybaret Eric,
Graines de cabanes, Gauthier Langue-
reau, 2005

Rahbi Pierre,
Manifeste pour la terre et l'humanisme,
Actes sud, 2008.

Serre Michel
Le contrat naturel, François Bourin, 1990

*«Io non parlano
una parola di
italiano»
NdTr.*